

Michael Lioi

Università degli Studi di Milano – ROR: oowjc7c48



En 2024 aux Éditions Ca' Foscari (Université de Venise) paraît le numéro 26 de la revue *Il Tolomeo*, *Journal d'études postcoloniales*, qui comprend le dossier « Asiles, réfugiés et littératures postcoloniales ». Parmi les six différentes contributions appartenant au dossier, nous identifions la présence d'un article qui explore cette thématique en contexte postcolonial francophone.

Dans sa contribution, « La figure du réfugié ou les limites de la pensée binaire » (pp. 77-92), Dehoux Amaury enquête l'expérience des migrants africains vers Altino, une ville sicilienne, dans *Silence du chœur* de Mohamed Mbougar Sarr. L'article propose une lecture qui met en lumière la manière dont le roman déconstruit la catégorie de « réfugié », envisagée comme un opérateur conceptuel issu de la pensée binaire coloniale. L'auteur montre que cette catégorie produit une réduction ontologique des migrants, en les assignant à une identité victimaire et hiérarchisée qui distingue les « bons » migrants, légitimés par l'urgence vitale, des « mauvais », dont les motivations économiques sont disqualifiées (p. 80). Cette logique, présente aussi bien dans les discours hostiles que dans certaines formes d'humanitarisme, empêche de penser la présence des migrants dans le présent de la société d'accueil, en les ramenant constamment à leur passé. En s'appuyant sur une analyse de la poétique de l'espace, l'article souligne que Sarr refuse l'encampement : les migrants ne sont pas relégués à un hors-lieu, mais intégrés au tissu urbain d'Altino, espace relationnel où se déploient interactions quotidiennes, négociations et formes de convivialité postcoloniale. Les relations amoureuses transculturelles et la participation des migrants à la vie sociale – notamment à travers l'équipe de football – manifestent une agentivité qui contredit leur réduction à des figures passives. L'éruption finale de l'Etna opère un renversement symbolique majeur : contraints à l'exil, les habitants d'Altino deviennent eux aussi des réfugiés, ce qui dissout la frontière entre autochtones et migrants et universalise la condition d'exil. Le roman esquisse ainsi un horizon postmigrant, où la migration n'est plus pensée comme

PONTI/PONTS

langues littératures civilisations des pays francophones

ISSN : 2281-7964

n. 25, 2025

doi : 10.54103/2281-7964/30715

SECTION FRANCOPHONIE DE L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE

Coordonnée par Marco MODENESI

marco.modenesi@unimi.it

Published: 13.02.2026

NOTE DE LECTURE

Diamond Open Access



Licensed under a Creative Commons
Attribution-ShareAlike 4.0 International

un phénomène extérieur mais comme un élément constitutif de la société. En confiant la clôture du récit au personnage de Jogoy, Sarr redonne une voix à ceux que la catégorie de réfugié tend à réduire au silence. L'article conclut que *Silence du cœur* propose une vision pluraliste et relationnelle des sociétés européennes contemporaines, en « démigrantisant » la figure du réfugié et en dépassant les dualismes hérités du colonialisme.

Ce numéro comprend également une section « Mélanges » avec deux autres contributions du domaine francophone. Francesca Todesco, dans « *Habel* de Mohammed Dib : une histoire d'émigration en quête de visibilité » (pp. 135-154), analyse le roman *Habel* de Mohammed Dib, publié en 1977, en l'inscrivant dans l'histoire de la littérature maghrébine francophone et dans la problématique de la visibilité du sujet migrant. L'autrice rappelle que les premiers textes maghrébins peinent à représenter l'émigration, souvent réduite à un non-lieu narratif où l'émigré demeure invisible. Avec *Habel*, Dib rompt avec cette tradition en explorant l'intériorité d'un jeune immigré dont l'exil devient un espace de crise identitaire. Le roman met en scène un protagoniste marqué par un accident fondateur qui lui confère une perception « autre » du monde. Paris apparaît comme une hétérotopie dysphorique, une « topographie de l'intime » où la ville se dérobe, se vide et renvoie Habel à son errance existentielle. Le carrefour où il a frôlé la mort devient un motif obsessionnel structurant, révélant une temporalité circulaire et une conscience hantée. Le supermarché, espace de travail, fonctionne comme un non-lieu paradoxal qui offre néanmoins une forme minimale d'identité. La trajectoire du personnage culmine dans son choix de s'installer dans une clinique psychiatrique avec Lyli : hétérotopie de « déviation » (p. 150) qui, paradoxalement, lui restitue une visibilité. L'article interprète cette dérive comme l'ouverture vers une utopie douce, un espace neutre où Habel peut renaître, même si cela doit passer par la folie.

Suit la contribution de Francesca Paraboschi, « Fantastique et réel merveilleux ; sorcellerie et faits divers. *Le commerce des Allongés* d'Alain Mabanckou » (pp. 155-174), dans laquelle l'autrice analyse l'usage du surnaturel chez Alain Mabanckou comme un dispositif narratif et critique articulant fantastique, réel merveilleux et réalisme magique. Le roman s'inscrit dans une conception africaine de la mort fondée sur la porosité entre le monde des vivants et celui des morts, héritée des traditions orales et notamment de la culture bembé. Paraboschi montre que Mabanckou détourne les codes du fantastique occidental : l'apparition du revenant ne suscite ni peur ni hésitation, mais une familiarité ironique qui neutralise l'effet de perturbation. Le recours aux rites, à la sorcellerie et aux sacrifices humains permet à l'auteur de manipuler consciemment les stéréotypes associés à l'Afrique afin de mieux les subvertir. Loin d'un exotisme naïf, le surnaturel devient un instrument de dénonciation politique, révélant la corruption des élites et la violence d'une modernité dévoyée. Le véritable scandale du roman n'est pas la mort, mais l'inhumanité des vivants, tandis que les morts apparaissent comme les dépositaires d'une justice morale et collective.